

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 22

Artikel: Une bonne vieille histoire : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193657>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

suader, au contraire, qu'on peut se marier le plus gaiement du monde n'ayant pour toute fortune qu'un cœur amoureux.

Trois enfants pour se mettre en ménage, non, ce ne serait pas gai, et je suppose qu'il ne se trouverait pas de nombreux époux disposés à se dévouer pour une veuve dans ces conditions.

Quant à la soupe au saindoux, il est certain que bien des jeunes filles s'en régaleront si elles peuvent la partager avec celui qui aura conquis leur petit cœur.

Pour ma part, quand je passai dans le rang des dames, ce n'est pas le souci de l'avenir qui m'inquiéta beaucoup. Aurions-nous du pain sur la table? n'en aurions-nous pas?... Nous avions alors bien d'autres questions à nous adresser. Ce qui nous suffisait c'est que nous étions deux sous la voûte des cieux. Il y avait peut-être d'autres habitants sur la terre, mais c'était pour nous de peu d'importance. Par contre nous étions en relations suivies avec la lune et les étoiles, avec les oiseaux qui chantaient dans les bois en bâtissant leurs nids, avec l'ombre des sapins et des hêtres, et aussi avec les fleurs de la forêt et des champs. Parmi toutes ces fleurs il en était une que nous préférions aux autres : elle n'appartenait qu'à nous et nous les cachions si bien que personne n'eût pu découvrir ses corolles embaumées. — Cette plante chérie était notre amour... notre unique fortune ! Aussi, avec de pareilles finances, il nous arriva de temps en temps de remarquer que notre garde-manger n'était guère pourvu, que s'il y avait du pain, le beurre manquait pour mettre dessus, et que le saindoux lui-même faisait défaut, juste au moment où il eût dû se trouver là pour engraisser la soupe.

Mal plus grave encore, notre secrétaire neuf se trouva maintes fois sans la moindre monnaie dans ses jolis tiroirs. — En riant aux larmes, nous avions trouvé une bonne idée pour ce dernier cas. Lorsque l'argent manquait, je glissais la clef du bureau dans la poche de mon époux quand il allait à l'ouvrage, et si quelqu'un se fût avisé de me présenter une note il est bien sûr que j'eusse répondu toute radieuse : « Passez un autre jour, mon mari a justement la clef avec lui ! »

Oui, les provisions manquaient, et un jour que je le constatai une fois de plus en chantant ma plus gaie chanson, je vis une souris qui se promenait tristement dans le garde-manger. — Jamais je n'oublierai la mélancolie de ses doux petits yeux. Elle avait l'air si abattu qu'elle ne se sauva même pas en m'apercevant. Wantant lui remonter le moral, je lui dis avec gentillesse : « Ne te

laisse donc pas ainsi aller au découragement : si nous n'avons pas grand-chose aujourd'hui, le saindoux reviendra, le beurre aussi. Et puis tu trouveras bientôt un gentil compagnon qui égayera ton cœur ; n'aurait-il pas même quelques miettes de pain à te donner. Alors tu pourras répéter avec le poète ce que je dis aussi :

Si vous saviez combien pour être heureux
Il nous faut peu !
Pas de salons, mais les sapins ombreux
Et le ciel bleu ;
Puis le travail, comme aux nids d'hirondelles,
Libre et joyeux !

Dès lors les jours ont passé, et notre garde-manger a des provisions en suffisance. Les bois que nous aimions ont encore grandi ; les lilas et les roses ont fleuri plus d'une fois dans les jardins ; les liserons et les boutons d'or dans les prés. Seule notre pauvre fleur, soignée pourtant avec tant d'amour, ne répandra plus pour nous son parfum délicieux : au souffle d'un vent glacé elle s'est desséchée et souvent, en regardant sa tige morte, je me dis : « Ah ! l'heureux temps que celui où mon mari prenait la clef du secrétaire dans sa poche, où la petite souris languissait dans le garde-manger et où le saindoux manquait à la soupe ! »

M^{me} DESBOIS.

Lettre mystérieuse.

Le prince de Condé, soupçonné d'avoir pris part à la conspiration d'Amboise, venait d'être arrêté. M^{me} de St-André, qui l'aimait, n'ayant pu pénétrer jusqu'à lui, prit le parti de lui écrire ; mais présumant que sa lettre serait décachetée, elle usa du moyen le plus ingénieux pour engager le noble prisonnier à persister dans ses dénégations. Voici sa lettre :

Croyez-moi, prince, préparez-vous à la mort ; aussi bien vous sied-il mal de vous défendre. Qui veut vous perdre est ami de l'état. On ne peut rien voir de plus coupable que vous. Ceux qui, par un véritable zèle pour le Roi vous ont rendu si criminel étaient d'honnêtes gens, et incapables d'être subornés. Je prends trop d'intérêt à tous les maux que vous avez faits en votre vie, pour vouloir vous taire que l'arrêt de votre mort n'est plus un si grand secret. Les scélérats, car c'est ainsi que vous nommez ceux qui ont osé vous accuser, méritaient aussi justement récompense que vous la mort qu'on vous prépare ; votre seul entêtement vous persuade que votre seul mérite vous a fait des ennemis, et que ce ne sont pas vos crimes qui causent votre disgrâce. Niez avec votre effronterie accoutumée que vous ayez eu aucune part à tous les criminels projets de la conjuration d'Amboise. Il n'est pas comme vous vous l'êtes imaginé, impossible de vous en convaincre ; à

tout hasard, recommandez-vous à Dieu.

Cette lettre n'aurait rien que de très ordinaire, si, en la lisant de deux lignes en deux lignes, elle n'offrait un sens diamétralement opposé à celui qu'elle présente d'abord.

On tsévau équipâ.

On chasseu à tsévau que dévessâi parti po lo camp, et qu'étâi dza tot équipâ, demandé à son frère d'allâ preparâ sa monture et dè lâi mettè la salla et la brida, tandi que bévessâi on écoulletta dè café devant dè modâ.

Lo frère, que n'avâi pas einveintâ la pudra, va sailli la *Bronna*, et quand lâi a passâ l'étrélie et bailli on coup dè brosetta po bin apliati lè pâi, lâi met la salla ; mâ lo tadié sè trompè, met lo devant dâo coté dè la quia, et lo derrâi dâo coté dè la téta.

Quand lo chasseu à tsévau soo que dévât, que vâo montâ à cambeïon su la cavala et que vâi que la salla est mau messa, sè met ein colère et fâ :

— Eh cé tsancro dè tabornio ! ne m'atè pas met cliia salla à rebou ! Es-tou portant asse bête què cein ? se dit à son frère.

— Savé-yo dè quin coté te volliâvè allâ ! repond l'autro.

Lo Savoyâ et la soupa.

On Savoyâ qu'étâi ein dzornâ pè Mordze, pregnâi son medzi tsi onna dama Sigert, que tegnâi onna pinta et que baillivè la peinchon ài z'ovrà.

Sta dama Sigert avâi dâi petits z'einfants qu'étiot trâo petits po allâ à l'écoula, et le lè gardâvè pè l'hotò. On dzo que noutron Savoyâ arrevè po dinâ, ye sè chitè et preind la potse po sè servi sa soupa ; mâ quand l'a poâisi la premire potchâ et que la vâo vouedi dein se n'assiéta, m'einlêvine se ne lâi sè trâovè pas on solâ dè petit enfant.

— Madama Sigert, madama Sigert ! se criè lo Savoyâ

— Et quiet ? qu'âi-vo ? lâi fâ la dama.

— Vouâiti-vâi cein ! Et lâi montrè lo solâ.

La dama, qu'a chagrin dè l'affèrè, tâtsè dè s'estiusâ, et po ne pas que lo gaillâ sè dégottâi dè la soupa, le lâi fâ :

— Oh bin, justameint, y'é lavâ cliiâo petits solâ stu matin, et vo pâodè comptâ que sont proupro, et que cein n'a diéro pu coffiyi la soupa.

— Oh ! madama Sigert, se repond lo Savoyâ, que n'étâi pas tant doliet, n'est pas tant po la conséquence dè la coffiâ ; coumeint cein tint dè la pliace dein la terrina.

Une bonne vieille histoire.

II

Le lendemain seulement, le quaker songea à aider la Providence et à faire des recher-

ches. Il fit sortir la jument de l'écurie où elle avait passé la nuit, et lui mit la bride sur le col dans l'espoir que cet animal, guidé par l'habitude, irait naturellement à la maison de son maître. Il laissa donc la pauvre bête, qui était à jeun, errer en liberté dans les rues de Londres et la suivit. Mais il lui avait supposé plus d'instinct qu'elle n'en avait : longtemps elle se promena à droite, à gauche, faisant mille tours et détours, sans but, sans direction, s'arrêtant quelques fois, puis reprenant sa course en sens contraire. Toby désespéra. « Mon voleur, pensa-t-il, n'a jamais demeuré à Londres. Quelle folie à moi, au lieu de prévenir les magistrats quand il en était temps encore, d'avoir été me fier à l'allure vagabonde de ce triste animal. »

Il fut interrompu dans ces réflexions par les cris de quelques enfants qui avaient failli être écrasés par sa jument ; tout à l'heure si pacifique, elle venait de prendre le galop.

— Arrête ! arrête ! s'écria-t-on de toutes parts.

— N'arrêtez pas ! criait le quaker... Au nom du ciel, ne l'arrêtez pas !

Et, suivant de l'œil avec anxiété la course de l'animal, il le vit entrer rapidement sous la porte entr'ouverte d'un hôtel du faubourg.

— C'est ici ! pensa le quaker en levant les yeux au ciel pour remercier la Providence.

Effectivement, en passant devant la maison, il aperçut dans la cour un domestique qui flattait la pauvre bête et la conduisait à l'écurie.

— Alors il demanda au premier venu le nom du propriétaire de cet hôtel.

— Eh quoi ! lui répondit-on, n'êtes-vous jamais venu dans ce quartier pour ignorer que cette demeure est celle du riche marchand de Weresford.

Le quaker resta pétrifié.

— Weresford, répéta le voisin qui crut qu'on l'avait mal entendu ; vous savez bien, cet homme qui a fait une fortune si rapide.

— Merci, mon ami, merci, répondit Toby.

Il ne pouvait revenir de sa stupeur.

— Weresford, le père d'Edward, un homme considéré, lui mon voleur !

Il se croyait le jouet d'un rêve et voulait rentrer chez lui. Cependant plusieurs exemples lui revinrent en mémoire de gens très considérables affiliés à des bandes de malfaiteurs ; puis cette fortune dont la source était incertaine, puis cette jument qui semblait rentrer chez son maître... Toby résolut d'approfondir ce mystère.

Il entra résolument dans la cour de l'hôtel et demanda à parler au propriétaire. Celui-ci était encore couché, quoi qu'il fût près de midi. Nouvel indice d'une nuit de fatigues. Le quaker insista pour être introduit, et bientôt il se trouva dans la chambre à coucher de Weresford. Celui-ci ne faisait que de s'éveiller, se frotta les yeux et demanda avec un peu d'humeur. — Qui êtes-vous, monsieur, que me voulez-vous ?

Ce son de voix réveilla les souvenirs de Toby et acheva de le convaincre. Il approcha tranquillement une chaise et s'installa près du lit, le chapeau sur la tête.

— Vous restez couvert ! s'écria le marchand tout surpris.

— Je suis quaker, répondit l'autre avec beaucoup de calme, et tu sais que tel est notre usage.

Au mot de quaker, Weresford se dressa

sur son séant et envisagea le visiteur. Il le reconnut sans doute, car il pâlit.

— Eh bien, demanda-t-il en balbutiant, quel est... s'il vous plaît... le... le... sujet qui vous amène ?

— Je te demande pardon de me montrer si pressé, répondit Toby, mais entre amis on ne se gêne pas, et je viens sans façon te redemander la montre que tu m'as empruntée hier.

— La... montre !

— J'y tiens beaucoup : c'était celle de ma pauvre femme, et je ne saurais m'en passer. Mon beau-frère l'alderman ne me pardonnerait pas de m'être défilé pour un seul jour d'un bijou qui me rappelle sa sœur.

Le nom d'alderman parut faire quelque impression sur Weresford. Sans attendre sa réponse, Toby continua :

— Tu me ferais plaisir de me rendre aussi les dix guinées que je t'ai prêtées en même temps. Cependant, si tu en as besoin, je consens à te les laisser pour quelque temps, à condition que tu me feras un reçu.

Le flegme du quaker déconcerta tellement l'ancien marchand qu'il n'osa nier la possession des objets volés ; mais, ne voulant pas non plus l'avouer, il hésitait à répondre lorsque Toby ajouta :

— Je viens te faire part du prochain mariage de ma fille Mary. J'avais mis en réserve une somme de deux cents livres sterling pour le trousseau de la fiancée, mais il m'est arrivé un accident : hier au soir, sur la route de Londres, j'ai été complètement dévalisé ; de sorte que je viens te prier de donner à ton fils une dot que sans cela je ne t'aurais pas demandée.

— Mon fils !

— Eh ! oui : ne sais-tu pas qu'il est amoureux de Mary, et que c'est lui qui doit l'épouser.

— Edward ! s'écria le marchand en se jetant au bas du lit.

— Edward Weresford, répliqua doucement le quaker en humant une prise de tabac. Voyons, fais quelque chose pour lui. Je voudrais bien, poursuivit-il avec intention, qu'il ne sût rien de ce qui s'est passé cette nuit, et, si tu ne fournis pas la somme que j'avais promise, il faudra bien que je lui dise comment je l'ai perdue.

Weresford courut vers un meuble, en tira une cassette à triple serrure, l'ouvrit, et remit successivement à Toby sa bourse, sa montre et son sac d'argent.

— Fort bien, dit le quaker en les recevant ; je vois que j'ai eu raison de compter sur toi.

— Est-ce tout ce que tu veux ? demanda le marchand d'un ton brusque.

— Non pas : j'exige encore quelque chose de ton amitié.

— Parle.

— Tu déshériteras ton fils.

— Comment ?

— Tu le déshériteras, je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai spéculé sur ta fortune.

En achevant ces mots le quaker sortit de la chambre.

— Non, murmurait-il tout bas quand il se trouva seul, les enfants ne sont pas solidaires des fautes de leurs pères. Mary épousera le fils de cet homme, mais toucher à de l'argent volé, jamais !

Quand il fut dans la cour :

— Hé ! mon cher ami, cria-t-il à Weresford

qui s'était mis à la fenêtre, je t'ai ramené ta jument : fais-moi donc rendre mon cheval.

Quelques minutes après, Toby, bien monté, portant en croupe son sac d'argent, muni de sa montre et de sa bourse, regagnait sa demeure au petit trot.

— Je viens de rendre ma visite de noce à ton père, dit-il à Edward qu'il trouva en entrant chez lui ; je crois que nous nous accorderons.

Deux heures après Weresford arriva dans la maison de Toby, et le prit à part :

— Honnête quaker, lui dit-il, vos procédés m'ont touché jusqu'au fond de l'âme. Vous pouviez me déshonorer, déshonorer mon fils, me perdre à ses yeux et faire son malheur en lui refusant votre fille ; vous avez agi en homme de tête et de cœur. Je ne veux plus rougir devant vous. Prenez ces papiers. Adieu, vous ne me reverrez plus.

Et il sortit.

Le quaker, resté seul, ouvrit les papiers, c'étaient d'abord des effets pour des valeurs considérables sur les premiers banquiers de Londres. Puis une liste où figuraient une grande quantité de noms, et à côté de chaque nom le chiffre d'une somme plus ou moins forte. Un billet y était joint où le quaker lut ce qui suit :

» Ces noms sont ceux de gens qui ont été » volés ; les chiffres sont ceux des sommes » qui doivent être restituées ; touchez l'argent chez les banquiers comme pour me le » faire passer à l'étranger, puis faites vous-même les restitutions en secret. Ce qui me » restera sera ma fortune légitime, et votre » fille pourra un jour accepter mon héritage. »

Le lendemain Weresford avait quitté Londres, et tout le monde assurait qu'il était allé dépenser ses revenus en France.

Le jour du mariage d'Edward et de Mary le quaker réunit une société de joyeux amis parmi lesquels on remarquait nombre de gens enchantés des procédés des voleurs de Londres qui, par l'entremise de Toby, leur avaient fait rendre le capital perdu avec les intérêts.

FIN

Le cheval de Kosciusko. — Kosciusko, le héros polonais exilé, habita Soleure assez longtemps. Un jour il voulut faire cadeau à un ecclésiastique des environs de quelques bouteilles d'excellent vin. Comme il désirait éviter les remerciements d'usage, il chargea de la commission un jeune homme appelé Zeltner, auquel il confia pour cela le cheval qu'il montait d'habitude. A son retour, Zeltner se rend chez Kosciusko.

« Une autre fois, lui dit-il, ne me donnez pas votre cheval, si vous ne voulez également me prêter votre bourse. »

— Pourquoi donc, demanda Kosciusko ?

— Chaque fois que, sur la route, un pauvre homme tire son chapeau et demande l'aumône, l'animal s'arrête court. Impossible de le faire avancer avant que le malheureux ait reçu quelque chose. Or moi qui n'avais pas un sou, je n'ai trouvé d'autre moyen que celui de faire le geste d'un homme qui donne